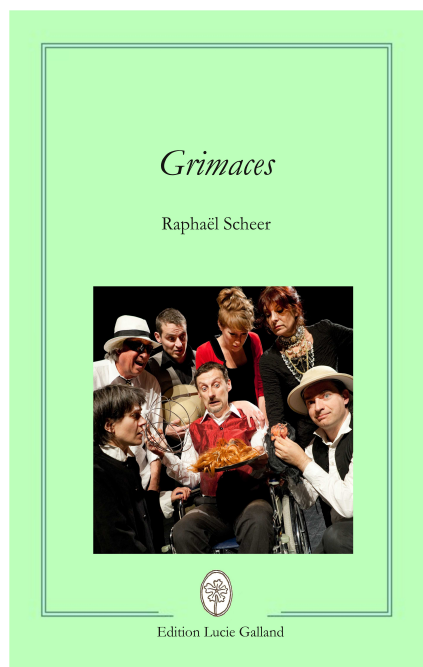


Dossier de presse



GRIMACES

Raphaël Scheer
Edition Lucie Galland

18,5 x 12 cm
10€

ISBN: 978-3-94060312-8

Extrait

« On est jeune et méchant, on est en concurrence avec la terre entière, et puis un jour, on se rend compte qu'on est tous contemporains du même morceau de vie, avec le même corps qui part en poutine, alors l'humanisme développe ses tumeurs... »

Grimaces a été représenté du 1er au 6 juin 2010 aux TAPS à Strasbourg dans une mise en scène de Chantal Richard.

Synopsis

Goupil s'aperçoit avec stupeur qu'il est en train de devenir bon. Afin de reconquérir la méchanceté nécessaire pour faire bonne figure en société, il entreprend de supprimer son frère jumeau qu'il soupçonne de devenir mauvais à sa place. La traque le conduit dans le quartier populaire de leur enfance qu'il a contribué à transformer en résidence d'artistes fortunés. S'ensuivent des rencontres toutes plus extraordinaires.

Auteur

Raphaël Scheer, auteur et comédien né en décembre 1972. Motivé par l'envie de raconter des histoires, il suit parallèlement une formation à l'école des arts décoratifs et au conservatoire d'art dramatique de Strasbourg. Il écrit et monte sa première pièce en 1994. S'ensuivent d'autres spectacles :

- Retour de Confetti, 2002.
- Le roux dans la bergerie, 2004. (fruit d'une résidence d'écriture au CEAD à Montréal)
- Les contes de la vieille blatte (2002-2004).
- Les joies sauvages, 2007 (en tant qu'auteur associé pour l'atelier des TAPS).
- La table des tordus, 2008 (en tant qu'auteur associé pour l'atelier des TAPS).
- Grimaces, 2009.

Il a participé à une résidence d'écriture du CEAD à Montréal avec, entre autres, Emmanuelle Marie, Olivier Choinière et Emma Haché. Il a été auteur associé aux TAPS de 2006 à 2008.

Notes d'intention de l'auteur

Le point de départ : une fiction nourrie de souvenirs d'enfance

J'ai la chance d'avoir grandi dans un quartier qui se prêtait au rêve : le port du Rhin. Un paradis pour les mômes : des terrains vagues, un stand de tir de l'armée, les usines, les zones de pêches multiples : le bassin du commerce, le port au pétrole, le canal de l'industrie –le soleil se reflétait dans les nappes de fioul autour des bateaux rouillés- et bien sûr le Vater Rhein avec ses chalands qui passent.

Enfin, puis surtout, il y avait les gens. Une population originale, hors du temps. Le marchand de glace ambulante, gueule cassée d'Otto Dix, les familles monoparentales aux lunettes double foyer consolidées au sparadrap, les copains qui tombaient régulièrement des fenêtres ou des escaliers... Je croyais qu'on vivait la même vie, mais à défaut, on partageait le même bout de terrain. Raconter ces gens pour les faire exister encore vaudrait déjà largement son strapontin. Mais bon, pudeur.

À travers le prisme de La cité Louis Loucheur, on avait du monde une vision toute particulière, courte focale et grands angles, peint par Mocky ou Jérôme Bosch. Alors allons-y à coup de hache !

Et puis emballons tout ça dans une fiction ! Imaginons que ce n'est pas le port du Rhin, que l'histoire se déroule dans un quartier qu'on aurait laissé mourir en laissant proliférer des réseaux maffieux avant d'y bâtir une cité plus radieuse.

Si une partie des personnages est inspirée de souvenirs pré pubères, l'autre l'est de celle que j'ai connue dans ma vie d'adulte : nuances et délicatesses, urbanistes bien intentionnés, humanistes professionnels, artistes contemporains amateurs de performances, critiques à pipes carrées qui se disputent au sujet d'un livre dont ils n'ont lu que le dos de jaquette...Et parmi eux, deux jumeaux qui venant d'un monde ont côtoyé l'autre.

Le thème

On raconte toujours la même chose.

Un coup d'œil rapide et hasardeux sur des pièces précédentes confirme cette affirmation :

Dans « **Douce Violence** » déjà, on soignait des gentils pour les adapter à la vie en société

Dans « **Retour de Confetti** », un personnage tuait son frère pour prouver « qu'il n'est pas gentil », et la grande faucheuse intervenait en personne pour chanter la vie face à une humanité fascinée par la mort.

Dans « **Le roux dans la bergerie** », un Jésus bienveillant, sorti de l'imagination d'une béguine du libre- esprit, tentait de délivrer l'humanité de son goût pour l'automutilation... avant d'être cloué à nouveau.

Dans « **La table des tordus** » une idéaliste poursuivait en vain les travaux de Wilhelm Reich sur l'orgone (énergie de vie) pour libérer ses patients de leurs pulsions mortifères.

En toute logique, dans « **Grimaces** », le drame de l'un des personnages est de devenir bon, tandis que son jumeau s'encanaille pour plaire à ses semblables...Jusqu'à ce qu'ils croisent tous deux la route d'une lectrice approximative de Charles Fourier qui résout les conflits par des orgies.

On ressasse, mais on s'approche toujours plus du cœur de l'affaire, on améliore l'angle d'attaque. « On affine » dirait Raoul Vaneigem qui réécrit le même livre depuis quarante ans.

Le climat

L'atmosphère du récit et sa forme sont le résultat de l'improbable croisement entre des impressions gardées de l'enfance, le goût des feuilletonistes de la fin du 19^{ème}, début du 20^{ème} (*Gustave Le rouge, Gaston Le Roux, et jusqu'à Jean-Ray*), du cinéma de Feuillades, de Georges Franju (*les nones rouges ne sont pas sans rappeler celles de Clovis Trouille mais aussi celle de Judex*), et des comédies musicales de Broadway !

Car tout ça se raconte en chansons. Voilà notre hache ! Il faut être concis. Il faut dépouiller les personnages de leur fioritures, de leur nuances... Pour voir enfin ce qu'ils sont, une fois nus, sans grimaces : des caricatures.

Mots de la metteuse en scène, Chantal Richard

Je suis entrée en « Scheerie » en 2004 avec *L'envol des Joies sauvages* et je m'y suis tout de suite sentie chez moi.

L'écriture de Raphaël est gourmande : un véritable régal ! D'ailleurs les premiers mots qui me viennent à la bouche quand j'évoque son univers, sont d'ordre culinaire. Il y a dans ses mots des saveurs enchanteresses, d'une grande variété, qui vont du doux-amer au salé-sucré. Scheer, c'est l'abondance généreuse !

Lire une pièce de Raphaël, c'est comme passer à table : il faut mesurer son appétit et prendre son temps afin de déguster et apprécier chacune des saveurs.

En tant que metteur en scène de son imaginaire foisonnant, je me comparerais volontiers au sommelier qui aurait à choisir les meilleurs vins pour mettre en relief la qualité des plats servis, ou encore au dresseur de table qui ajusterait avec amour nappe et couverts pour accueillir des mets délicats, ou bien au chef cuisinier qui soignerait la présentation afin d'aiguiser les papilles d'un simple regard. L'exercice est périlleux car il ne faut pas affadir le piquant de la sauce, ne pas surcharger le plat, car trop de salade verte, au coin de l'assiette, n'ajoute pas à la saveur du foie gras et peut même paraître vulgaire. C'est donc avec délicatesse et humilité que je dois ajouter mon petit grain de sel !

À propos de *Grimaces*

Voilà une pièce que Brecht aurait aimée. Elle parle de « l'exploitation de l'homme par l'homme » et emprunte par sa forme la distanciation qui lui était si chère. *Grimaces* est à sa façon un *Opéra de quatre sous*. Une jolie galerie de portraits tranchés dans le vif : Goupil y a le chic de Mackie et Muguet son sang froid destructeur. Les Nonnes rouges sont assurément les descendantes de Monsieur et Madame Peachum, quant à Rosa, elle est aussi corrompue que Brown.

Il y a là un très sérieux air de famille, mais c'est sûrement parce que, sous ses faux airs, le monde n'a pas trop changé ces cent dernières années.

C'est toujours l'argent qui mène la danse, le pouvoir qui corrompt, le dogme qui abrutit et la conscience qui fait mal.

Dans *Grimaces* il y aussi *du Diable en partage* de Melquiot avec ce personnage de Sœur Victoire qui tricote inlassablement des pulls pour réchauffer les noyés comme la Mère chez Melquiot qui tricote des oreilles, des yeux des membres à son enfant mutilé par une guerre fratricide.

Mais *Grimaces* c'est avant tout une écriture, qui elle est unique, iconoclaste et caustique mais tellement vraie ! *Grimaces* est jubilatoire.

Les pistes sont brouillées, la notion de bien et le mal se trouve sans dessus dessous, le blanc est noir, le bon est le méchant, l'assassin le rédempteur et tout ça dans la joie et la bonne humeur sur un air de chanson qui invite à la fête.

Sur le théâtre de Raphaël Scheer

« Il ne faut en effet pas se tromper sur la démarche de Raphaël Scheer. Les jeux de mots, les situations décalées, l'accessibilité du propos ne sont pas les signes d'une écriture superficielle, plus ou moins inspirée du café-théâtre. Les ressemblances avec le café-théâtre sont ici trompeuses. Car si le théâtre de Raphaël Scheer se veut en effet *populaire*, sa véritable filiation est celle de la *farce*, dont l'humour dit facile, que les clercs méprisaient tant, n'est que la transmutation de la violence sociale. Comme chez Jarry, en un sens.

La simple lecture de ses textes peut donc dérouter, tout simplement parce que sa démarche ne s'inscrit pas dans le cadre des recherches balisées d'un après-Beckett plus ou moins prévisible. Raphaël Scheer n'envoie pas les signaux "expérimentaux", "innovateurs", dont nous avons l'habitude. Mieux, on pourrait dire qu'il avance masqué, à l'abri derrière une forme apparemment banale. Sa recherche formelle est comme souterraine, invisible. Jamais affichée, elle est au service exclusif d'un propos. Et le propos de Raphaël Scheer est avant tout *politique*.

Pas au sens du théâtre engagé de l'après-guerre ou des années soixante-dix, transi d'esprit de sérieux, théâtre d'intellectuels et d'universitaires. *Le théâtre de Raphaël Scheer est à la fois politique et populaire. Il relève véritablement de l'esprit de la farce.* »

Marc Goldberg, les enjeux d'une farce sacrée.

« La démarche de Raphaël Scheer m'intéresse à plus d'un titre. D'abord parce que son inspiration est réellement personnelle. Loin des codes, qui veulent inscrire tout auteur contemporain dans des filiations pré-établies (alors que l'histoire du théâtre, pour qui la connaît, est tout sauf linéaire, tout sauf prévisible), Raphaël Scheer, consciemment ou pas, s'est construit son propre système de références, sa propre histoire du théâtre. Ce qui lui laisse une chance de nous surprendre — et toutes les chances d'être vilipendé par les cuistres. »

Marc Goldberg, lettre à un cuistre.

Marc Goldberg a mis en scène deux pièces de Raphaël Scheer : « Douce Violence » en 2001, et « Le roux dans la bergerie » en 2006.